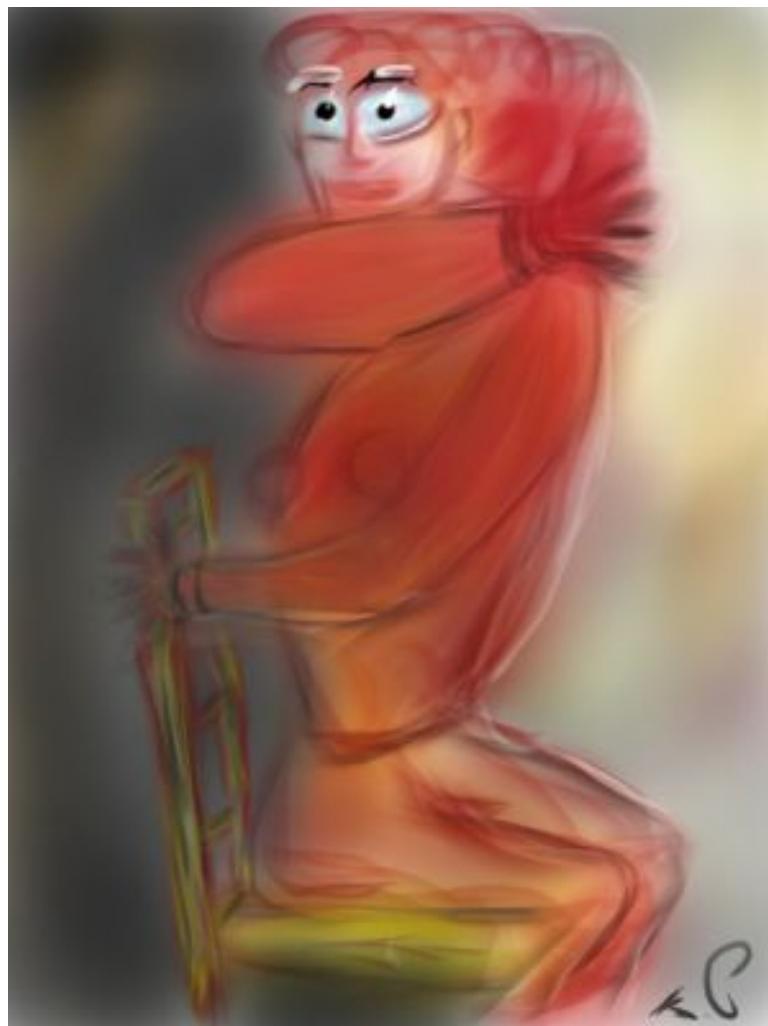




Thierry Piras
Psychanalyste

Lettre «Ecrit et Savoir» - n°9- Janvier 2013

"Langage et pensée"



"À regarder derrière soi" TP 2012 - création numérique.

De deux choses qui ne font que l'une, en l'occurrence ici la logique, nous faisons l'invite avec ce propos de ce qui peut s'assembler d'une même charge, la vérité. Mais comme l'enseigne la logique, icelle n'est que le deux de l'altérité, en nom de faux. Alors puisque langage il y a et de plus assujetti par la conjonction à pensée, allons de ce propos faire langue pour y saisir ce que déjà Xénocrate (mort en 314 avant J-C) instaure. Ce mot logique provient de l'adjectif grec *logikos*, *logikē* au féminin, dérivé de *logos*, qui signifie à la fois «raison», «langage» et «raisonnement». Est donc logique ce qui est rationnel, ce qui relève du langage ou ce qui est raisonné. Ainsi ce ne serait plus tant dire que le langage pourrait faire logique, ou que la logique inscrirait à un quelconque portail les épitaphes d'un sens séparé. Ces deux substantifs conjuguent une identité, si ce n'est semblable, du moins à s'y confondre d'une orientation venant faire de l'un, partagé, mais assemblé en l'autre ou de l'autre, une base de deux pouvant se joindre d'un trois annoncé, à savoir la pensée. Il nous serait de penser certainement qu'un ordre d'essence-existence puisse ici faire sensation à une volonté de savoir. L'énoncé se double par l'interrogation sur l'origine de l'un par rapport à l'autre.

Le langage précède-t-il la pensée, ou la pensée instaurerait-elle par son antériorité le possible du langage ? Peut-il être de conception l'idée d'une pensée qui ne puiserait aucunement dans le signe pour faire transfiguration du langage ? Le langage, à son tour, fait boucle au tour d'une pensée qui ne peut prendre aspérité à la réalité du monde que par la langue, le mot, le son, dans leur structure faisant elle aussi tour du fait social, de l'acte de civilisation. D'où le caractère aporétique des questions logiques d'antécédence causale. Qui de la pensée ou de la parole vient en premier ? L'origine est, en ce domaine comme en d'autres, la grande énigme. Il en est de la pensée et du langage, ce qu'il en est de la poule et de l'œuf, car pour penser il faut parler, mais pour parler il faut penser. Rousseau confronte l'esprit à cette difficulté dans le Discours sur l'origine de l'inégalité, où il formule l'aporie : «*Si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole*». Empruntons un moment à l'expression hégélienne cette citation : «*C'est dans les mots que nous pensons. Nous n'avons conscience de nos pensées déterminées et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous les différencions de notre intérriorité, et par suite nous les marquons d'une forme externe, mais d'une forme qui contient aussi le caractère de l'activité interne la plus haute. C'est le son articulé, le mot, qui seul nous offre une existence où l'externe et l'interne sont si intimement unis. Par conséquent, vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée. Et il est également absurde de considérer comme un désavantage, et comme un défaut de la pensée cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut, c'est l'ineffable. Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement; car, en réalité,*

l'ineffable, c'est la pensée obscure, la pensée à l'état de fermentation, et qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi, le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie. (Hegel- Encyclopédie, III, Philosophie de l'esprit). Il n'est donc plus de raison de s'appesantir sur l'errance d'un questionnement, mais de faire trace à la logique en conjuguant ainsi, et le langage et la pensée. Si le langage s'invite du discours de la logique et de celui de la pensée, de quelle existence se trace, en terme de langage, le substantif langage ? Si langage fait aussi langue, comme toute sonorité, il s'assemble pour le sachant d'une destinée que la métaphysique ne saurait dénier à l'entendement de l'appréhension de celui qui porte et est porté du langage. Tout comme avec la pensée, il y du sujet pour faire langage; et il existe du sujet pour que le langage s'enracine autrement que dans le néant. Du logos à l'ensemble des choses extérieures ou qui se semblent extérieures au sujet, le langage parle une langue, celle d'un ailleurs à ce qu'il présente dans sa première mise en scène. Tel individu se manifeste au monde et au monde de l'autre par la spécificité sociale, culturelle et historique de sa langue. Ces sons, ces sonorités sont devenus ses mots, ses paroles, ses phrases, son discours pour que l'individu puisse prendre place au concert de ceux qui peuvent le comprendre. Le comprendre par la langue, mais pas toujours par les intentions ni les manifestations que la seule langue ne saurait traduire.

Il y a du langage dans son exercice de la langue; il y a du langage qui mène à un dire qui ne passe pas par la langue, sauf dans ces extrémités que sont les incongrus. Et voilà, l'autre sens se fait apparition, avant que ne se bâtit sa révélation, d'un sens qui ne modèle plus le jeu saussurien du signifié et du signifiant. Un mot, voire même un bruit de bouche, ne dit plus l'appareillage du sens de la communication, de ces nominations en terme de signe. La rupture se consomme sur l'autel, non de la discorde de l'ordre grammatical ou sémantique, encore moins sur la manifestation d'un trouble neurologique, mais d'un appareillage qui dispute au conscient sa pertinence. Ces "désordres" de langue, et qui n'en font pas moins structure au langage, ne sont mal fonctionnement qu'à les lire en ignorance de l'inconscient freudien. Et alors, avec cet accord tacite de cet existant qu'est l'inconscient, l'incongru prend toute sa dimension d'une véritable diversion de sens à coder au risque du savoir du manque. Le lapsus, totalement élément de la langue se fait ainsi totalement aussi élément du langage. En ce sens, où comme le posait Platon, ce qui fait l'unité du langage, c'est qu'il est «un dire de quelque chose». De ce quelque chose qui ne s'appartient plus ni au conscient, ni à la pensée, mais tout en étant du langage, à l'acte de structure de l'inconscient. Ce lapsus ne fait plus ainsi langue pour que l'individu puisse dire quelque chose à un autre, mais pour qu'il puisse s'accomplir d'une révélation à soi; dans un discours de l'intérieur. Non pas au sens d'une pensée pure, véritable chimère, mais d'un "penser langage" qui articule la rupture, et du temps

et de la logique pour construire le discours analytique. Du moins si s'ouvre à l'individu la charge du "pas-tout-ce-qu'il-croit-être" jusqu'à se métamorphoser vers la nomination en sujet divisé. Sujet divisé du langage d'ailleurs de par la monstration des chaînes signifiantes. Si l'homme est "celui qui dit", c'est parce que, de par son être, il est entraîné dans le circuit indéfini et mystérieux d'une dispensation, qu'aucune parole humaine ne dira jamais, alors qu'elle la dit tout le temps. La parole certes ne le dit pas directement ou immédiatement, mais elle n'en dit pas moins la structure du manque, comme vérité au mensonge du langage. Le langage ne dit, ni la vérité, ni le faux, il est de ce qui structure, de ce qui organise l'écheveau d'une bascule de l'essence à l'existence. Il y a le temps d'avant le lapsus et puis vient le temps de l'après lapsus, qui fait son rôle d'apprécié à l'ordre du cogito. Alors, le même mot ou ensemble de mots pris dans la tourmente de l'incongru, d'un surgissement intempestif au détour de la libre association, vont poser un nouvel être. Après celui de la langue raisonnable vient le temps d'une langue, très certainement de la raison, mais d'une raison d'un tout autre ordre, celui du désordre du langage.

Ce qui surgit, quand s'abaisse la vigilance du moi, toujours sous les effluves du transfert, prend figure d'une autre structure, celle de l'inconscient. À n'en point douter, le même mot, dans une tout autre situation ou contexte n'en porterait pas les mêmes inclinaisons à la rupture à la logique. Si le mot comme énoncé d'une forme de sens convenu et organisé par l'histoire des hommes, fait trace, il ne s'agit donc pas toujours d'une relation vers un signifié, comme le stipulait la linguistique. Dans le cadre du lapsus, du mot d'esprit, le mot ou l'ensemble de mots, faisant ou non phrase du point de vue de la sémantique, ne parle plus avec ou pour la pensée. Cette coupure s'opère dans cet instant si spécifique, celui d'une restauration d'un passé, jamais homicidé, par le jeu du désir et de l'instance de cette réactualisation monstrueuse qu'engendre l'expérience analytique. En somme, à ce moment du lapsus, la chaîne qui fonde le lien entre pensée et langage éclate, au service d'une vérité à transcender du savoir sur l'inconscient.

Notre attention est attirée par cette remarque de Merleau Ponty : "La pensée n'est rien "d'intérieur", elle n'existe pas hors du monde et hors des mots. Ce qui nous trompe là-dessus, ce qui nous fait croire à une pensée qui existerait pour soi avant l'expression, ce sont les pensées déjà constituées et déjà exprimées que nous pouvons rappeler à nous silencieusement et par lesquelles nous nous donnons l'illusion d'une vie intérieure. Mais en réalité ce silence prétendu est bruyant de paroles, cette vie intérieure est un langage intérieur" (Phénoménologie. perception, 1945). Loin de toute volonté de syncrétisme, cette vision du langage intérieur semble s'articuler, mais est-ce si surprenant, avec l'orientation

lacanienne de l'inconscient structuré comme un langage. Quoi qu'il en soit, le fait de langage nous tient; le langage fait son sujet. Si le langage, comme le donne la définition générale, est un ensemble de signe, alors les lois de Cantor ne pourraient-elles pas nous parfaire de quelques pistes de nouveaux questionnements ? Existe-t-il un ensemble nommé langue, tel qu'ils contiennent comme éléments, entre autres, des mots, des assemblages en forme de phrases qui répondraient à une fonction, celle de communication ? Existe-t-il un ensemble nommé langage qui contiendrait, entre autres, les éléments commis sous le terme énonciation, et structure, et pourquoi pas aussi sens ? Ne pourrait-il pas alors exister une fonction entre ces deux ensembles, qui ferait relation pour qu'un mot de l'ordinaire, du commun, de l'habitude, puisse devenir dans quelques situations, un lapsus, un mot d'esprit ? Quel que soit un mot d'une langue, appartenant au registre de la langue usitée par l'individu, il existe au moins un mot qui peut répondre à la nomination de lapsus. Et ce dans un espace précisé, l'acceptation d'un autre appelant, l'inconscient. Mais sans que celui-ci ne puisse être identifié comme ensemble, du fait de son impossibilité à toute saisine du tout. Le lapsus est du moins comme énoncé un mot, et par l'énonciation il échappe au cadre référentiel du pontage signifié/signifiant de la linguistique. Ce mot, cette sonorité existe, elle a été émise par un individu, mais dans le registre, pour ne pas dire le plan, de ce qui n'est pas communication. Certes, l'analysant se trouve dans la même pièce que l'analyste, mais il ne lui parle pas, malgré l'impression que pourrait donner cette scène à un observateur extérieur.

Dans le jeu de la libre association et du transfert, les mots qui sortent de sa bouche, ne sont plus seulement, espérons-le, le flot d'une raison, celle de la pensé-langage, mais les mots du désordre. Les énoncés ne font plus alors énonciation par la langue de la volonté de dire à un autre, dans un but d'exercice d'une vie sociale, ils deviennent de purs énoncés aux racines non immédiatement identifiables. Le lapsus est alors le mot, ou le groupe de mots qui parle non plus strictement le langage usité et ce, même en toute absence de trouble du langage. Quoiqu'il en soit, le langage se trouble, non plus d'une origine neurologique ou psychotique, mais d'une origine, que Freud nous a léguée sous le vocable d'inconscient. Il existe un mot, qui est semblable à ce qu'il soit connu et utilisé par l'individu, mais qui, dans le cadre de la libre association, sans en perdre sa nature spécifique, change de fonction. Il n'est plus l'élémentaire émis en offrande à la réception d'un tiers, et ce dans une dimension où la raison fait pensée consciente. Il devient, de par la rupture de sens, par l'obscur de son essence, par l'incongruité, c'est-à-dire le décalage signifié/signifiant, l'opérateur d'une nouvelle fonction au langage, l'acte de révélation. Dans une suite logique, comme celle de Fibonacci, les divers éléments qui la composent, chiffres, nombres, opérateur, donne la nature même de cet ensemble. Dans l'ensemble langage, il existe des fonctions, comme celle de lapsus, qui font

mordre le tissu de cohérence de toute compréhension, si on met de côté, un des constituants du plan général. Ici l'inconscient parle, au travers de ces lapsus ; il ne s'agit plus de langue, mais de langage, la maîtrise échappe et par conséquent devient existante, à condition de faire "parler" ce qui ne dit rien. D'un rien non de mot et de langue, mais d'un rien, d'un bon rien du tout, dans ce qui se fait, par le lapsus accessibilité. Le lapsus, compte tenu de cette charge qu'il représente, peut-il encore être associé à la pensée, et de ce fait même au langage ? Il serait tentant, en toute logique de répondre par le négatif à cette proposition; et ce, de par l'origine supposée du lapsus. Ces sonorités, mots, groupe de mots, nommés lapsus parce qu'ils font incongruités, par la psychanalyse et par le psychanalyste dans l'expérience analytique, sont de la langue et du langage. Mis à part des sons non ordonnés au registre de la langue usitée, ce que l'on va nommer lapsus n'en demeure pas moins des éléments de langue, et ce titre pourrait être mis au compte de la pensée. Mais avec ce que nature le lapsus, il ne s'agit plus d'expression, de communication, de signes à l'autre, mais d'un au-delà du sens de la linguistique. D'ailleurs ces signes seront qualifiés de dérapages, d'erreur, ou ne seront même pas considérés, autrement que comme incidents de parcours sans valeur de sens à rechercher. Avec le label lapsus, ce mot prend valeur d'un autre langage, celui d'une structure, celle de l'inconscient.

Existerait-il alors une pensée autre, de nature à se situer en appartenant ou en inclusion à l'inconscient ? La pensée qui parle en faisant langage, dans l'articulation qu'en fait l'individu à destination d'une "offrande" à l'autre, ne pourrait-elle pas nous mener à parler d'une pensée X qui serait de l'inconscient structuré comme un langage avec pour corollaire de destinataire l'Autre ? — De l'Autre comme objet de langage, teinté de désir et de discours, amis alors aussi de pensée; de cette pensée qui serait la structure. Je ne sais si nous sommes en présence de deux pensées ou bien d'une seule, qui s'écrirait au registre de la dualité, vérité et mensonge. À charge, bien entendu d'intégrer ce concept de l'une faisant deux, mais à ne faire qu'un toute fois comme le langage. Qui lui aussi, semble exister sous l'angle du deux, celui du discours conscient et celui attaché au fait de structure de l'inconscient. Mais encore une fois, il ne s'agit que d'une unicité séquentielle, pour la pensée et pour le langage. Comment pourrait-il en être autrement du fait de leur intime liaison ? Si pensée et langage s'articulent d'une évidence apparente en ce qui concerne la sphère abordée par le cogito cartésien, ils en présentent limite à une vérité du savoir dans ce qui signe sous le vocable inconscient. Même si la vérité du savoir ne peut pas faire réponse d'un absolu, elle en pose les traces d'un jalon, celui du lapsus et de ce qu'il porte en terme d'énonciation. Si le lapsus ne signifie pas un signifié, mais un signifiant, il en joint de fait le plein exercice du doute à l'égard de toute pensée du registre de l'individu ignorant de son incomplétude. Serait-il possible de penser la

part de la pensée qui échappe de fait au langage conscient ? Serait-il possible de faire langue à cet inconscient structuré comme un langage ? Serait-il possible en fin de compte de faire possession à l'impuissance de toute identification volontaire d'une totalité, et pourquoi pas aussi de l'inconscient ? Il ne me semble pas utile de répondre à ces questions qui portent en elles-mêmes le sceau d'une barrière impossible à franchir. Il ne peut s'agir que de toute puissance à l'expression d'une quelconque emprise d'un individu sur son inconscient; par contre l'inconscient est la traduction d'une prise sur l'être parlant. Si l'analysant reste impuissant à "sonder" l'inconscient du simple fait de sa volonté au nom de la pensée et du langage, il est toutefois en mesure d'en apprendre du fait de l'expérience analytique. Il en apprend, et ce très progressivement, sur la vérité et le mensonge, sur le décalage entre la logique de la linguistique et ce que Lacan nomma la linguisterie. Pour faire par cet énoncé, nouvelle énonciation de cet échappement à la logique du sens, à la logique d'une mystification du deux à ne faire qu'un, comme avec la démonstration de la bande de Moebius. Dans un cas, la coupure de la bande ramène à l'unique, dans un autre cas celui de l'analyse, l'interprétation de l'analyste et ce qu'il s'en produit faire coupure et retour à l'unique aussi, le langage.

Et pour en poursuivre avec l'expression : "l'inconscient, ça parle", c'est par la pensée que nous rejoignons ce qui serait du "ça". Je ne fais ici aucunement allusion à une quelconque possibilité magique ou imaginaire à cerner ce quelque chose de quasiment inaudible, indicible et même impensable. Le chemin qui associerait le ça et la pensée serait de l'ordre d'une fonction qui mettrait en relation un certain élément avec un autre. Seule la fonction semble connue à l'inverse des éléments, il s'agirait du langage. Dès lors s'il fallait questionner le sens du lapsus ou mot d'esprit en terme de "qu'est-ce qu'il veut dire?", la démarche analytique nous éloigne du signifié, pour nous construire un nouveau questionnement. Celui-ci pourrait prendre la forme suivante : "Que nous cache ce lapsus, du fait même de son apparition" ? De nouveau, nous ne tomberons pas dans le piège du sens à dévoiler, mais nous ne pouvons que confirmer cette découverte freudienne, l'inconscient, ça existe. Et comme il ne dit ni ne peut dire quelque chose qu'autrement que par l'absence, car la psyché dans son histoire, c'est l'absence. Non pas l'absence de langage, ni même d'accès au langage, mais d'absence qui ne fait pas de l'être parlant un être sachant automatiquement. Il est d'une conquête, à ce qui pourrait être la dignité humaine révélée, dans le jeu de l'individu à se faire tendre à l'unicité. Le miroir ne nous invite-t-il pas par le double inversé à nous poser sur le registre d'une recomposition, qui ne peut passer que par la fondation du "je", fonction du langage et de la pensée ? Dans le miroir, je me vois me voir, car je sais désormais ou presque que je ne suis complètement, ni dans l'image reflétée, ni dans celui qui regarde. La vue ne fournit pas

l'appropriation de la césure à l'indifférenciation, le regard ne fait pas entrer l'individu au registre de sujet de l'inconscient, comme le pose le langage. Pourtant le regard intègre l'autre, comme le langage, pour ne pas dire l'Autre (faisons retour aux perversions comme le voyeurisme et l'exhibitionniste), mais il ne possède pas l'antériorité imaginaire et symbolique du langage. Bien avant que l'enfant n'existe comme corps de chair, il est du fait de langage, il est le rejeton de la matrice langagière. Celle-ci préexiste à lui, l'enfant est parlé avant qu'il ne parle, et avant même que ses parents ne le fassent naître biologiquement, ils l'ont fait naître de pensée et de langage. Même le "je ne veux pas d'enfant" qui peut être posé au début d'un couple, fait naître un enfant-langage-pensée. Tout comme ces véritables conjurations superstitieuses, que sont ces paroles, "mon enfant ne sera pas...", ou "si j'ai une fille, elle ne commettra pas les mêmes erreurs que moi...", ne sont que langue du langage où "ça est de l'inconscient". En quelque sorte, le lapsus ne fait que retour à la matrice langagière de l'individu, sujet divisé du langage. Même s'il ne le sait pas encore, il en est de cette vérité.

De cette rencontre entre la pensée et le langage se distille progressivement l'allusion à un au-delà du sens du langage même. Le lapsus, puisque tel a été notre cheminement, fait saillant dans l'espace de la libre association, et fait invitation à cet écartèlement à la logique, qu'est la destitution définitive du signifié saussurien. Ce mot ou groupe de mots, parmi tant d'autres du registre de la langue usitée, du fait même du lieu de son apparition fait injonction à l'inconscient. Le lieu n'étant pas, bien entendu que l'espace de l'expérience analytique, mais le lieu du transfert, du désir réactualisé par ce fait de langage. La fonction du lapsus n'est pas de nous en dire de ce qui serait être du refoulé, mais bien plus, aussi surprenant que cela puisse paraître, de ne rien nous dire. Par ce rien qui prend place au cœur du discours analytique, par l'incongru manifesté, c'est l'univers de l'absence, du manque qui se révèle aux partenaires de la scène analytique. L'analysant, n'identifie pas la plupart du temps «son» lapsus, que le langage offre à la dévotion de l'analyste, se chargeant non de dire le sens, mais bien de dire le non sens, c'est-à-dire le désordre de la logique. Quant à la piste de langage et pensée existant en «double», sur des registres différents, mais s'appartenant à l'individu parlant, il en sera d'une construction à venir sur la thématique toujours à refondation de l'être.

Bibliographie

Aristote - Métaphysique

F. Saussure - Cours de linguistique générale - Payot

R.Jakobson - Essais de linguistique générale- 1. Les fondations du langage - Edit de Minuit

N. Chomsky - Le langage et la pensée - PBP

M. Heidegger - Acheminement vers la parole - Gallimard

B. Péquinot - Pour une critique de la raison anthropologique - L'Harmattan

A. Juranville - Lacan et la philosophie

S. Freud - Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient - Folio essais

J. Lacan - Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse - Ecrits

J. Lacan - L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud - Ecrits

J. Lacan - Séminaire Encore

Articles :

J.Leroux - Langage et pensée chez W. von Humboldt - Philosophiques vol 33 N° 22006

L. Fontaine-de Visscher - La pensée du langage chez Heidegger - Revue Philosophique de Louvain T64 N° 82 1966

A. Binet et T;Simon - Langage et pensée - L'année psychologique 1907 vol 14

P. Ricoeur - Image et langage en psychanalyse - Conférences Fonds Ricoeur

F. Rastier - Langage et pensée - CNRS INALCO vol XVII, N°1 2012

Encyclopaedia universalis - version numérique 2012